

Owen Fu, ainsi va la nuit

Le jeune peintre chinois expose à la galerie Balice Hertling, à Paris, ses tableaux en forme de petits théâtres nocturnes, peuplés de créatures intrusives, tapies dans l'ombre.

La bougie qu'Owen Fu place dans la main d'un de ses personnages, cette jeune femme coiffée d'un chapeau trop haut pour rester en forme et si plissé que s'y dessine subrepticement la silhouette d'une créature patibulaire, est la première lueur à laquelle peuvent se voir toutes les toiles qu'expose ce jeune peintre chinois (né en 1988) à la galerie Balice Hertling. Cette bougie, blanche, n'éclaire pas beaucoup. N'y brille qu'une flammèche jaune qui jette sur le reste de la toile une lumière verdâtre et poisseuse laissant apparaître dans le fond le visage bouffi et gris du conducteur de la voiture, sur le capot de laquelle la fille est assise. Hormis son chapeau, elle est vêtue d'une longue robe blanche et ses lèvres sont dessinées par un rouge à lèvres qui achève de lui prêter des airs de princesse ou de sorcière

de conte de fées. Cette toile, intitulée *Fond of Me in Paris*, a la pâte fuligineuse des peintures décadentes d'un Paris ou d'un Bruxelles fin de siècle.

Diversions. Owen Fu fait de ses peintures des petits théâtres nocturnes où le premier plan permet de faire diversion et de laisser gigoter, frémir, se tapir dans l'ombre, des créatures non pas inquiétantes ni menaçantes, mais au contraire très sympathiques à force de ne pas trop en demander. Quoique... Dans une autre toile, en effet, la figure centrale se cache sous des draps blancs, tandis que, derrière le lit et jusque sur les oreillers, des visages plus ou moins amènes s'incrument. La lampe de chevet est pourtant restée allumée, mais elle ne jette qu'un petit pan de jaune sur une trop faible partie de la couche. Le reste est livré au blanc et au noir, aux visages grimaçants des cauchemars d'enfants.

Sur le même mur de la galerie, une autre toile, *Sibling* («frère» ou «sœur», en français), vient nourrir ce genre de terreurs nocturnes en laissant au double une place, noire, au cœur du tableau. A gauche, de profil, un petit être écarquille ses yeux bleus tandis que son ombre, les orbites vides, adopte la même position

tout en affichant un sourire glaçant et en prenant la lumière, sans gêne. Ou en éteignant la lumière, plutôt, puisque cette créature, tracée à gros coups de pinceau touffu, arbore un pelage noir de suie.

Contours mous. Pour peupler ses toiles de figures intrusives et de visions hallucinées, Owen Fu ne se contente donc pas de les nimer de teintes obscures. Il y mêle, et c'est là ce qui parfait le délice, une texture cotonneuse et des contours mous, qui permettent aux êtres qu'il dépeint de s'enchevêtrer les uns dans les autres. On ne sait plus qui est qui, ni combien ils sont à occuper le cadre de ce tableau, *The Couch Surfers*, où les ventres mous des personnages se mêlent les uns aux autres, dans une tension érotique. Tension que le chat noir qui se glisse entre eux, apparaissant sous le rayon sans éclat d'un plafonnier, fait aussitôt retomber. Owen Fu place ainsi sa ou la peinture tout entière dans une zone indécese. Entre chien et loup.

JUDICAËL LAVRADOR

AFTER HOURS d'OWEN FU jusqu'au 27 mars à la galerie Balice Hertling (75003). Rens. : Balicehertling.com



Fond of Me in Paris (2020) d'Owen Fu. AURÉLIEN MOLE

«Borders», quand l'espoir tourne aride

Entre la France, l'Italie, l'Espagne et la Tunisie, Jean-Michel André photographie les paysages où ont cheminé les migrants.

Il y a deux ans, les Rencontres d'Arles consacraient une solide exposition collective au thème de la frontière, tel qu'inventorié à travers l'Europe (Hongrie, Espagne...). Ces «Murs du pouvoir» privilégiaient alors un traitement documentaire qui, ici, n'est pas la priorité de Jean-Michel André, en dépit de l'intitulé mitoyen de son livre, *Borders*, paru mi-février. Bien que larguant

d'embellie les amarres, le projet prend néanmoins sa source dans un douloureux imbroglio géopolitique : celui de la «jungle» de Calais, dont le Nantais d'origine, défendu par la galerie Sit Down, accompagne le crépuscule qui aboutira à son évacuation, à l'automne 2016. Soucieux de «questionner le rapport à l'autre, porté vers un ailleurs» et d'«interroger les notions de frontières réelle et imaginaire», le photographe part alors en vadrouille entre France, Italie, Espagne et Tunisie. Où, sondant le «vertige du vide», il escamote toute trace explicitement coercitive (à peine si l'on aperçoit un grillage, en arrière-plan) et ne concède à l'être humain – pourtant au cœur du propos – que la portion congrue (trois corps de dos,

quelques visages de profil, trouant la pénombre ou engloutis dans la végétation) pour concentrer son attention sur la nature.

Tantôt hirsute ou glabre, mais jamais à proprement parler accorte – quand bien même on concéderait aux flots impétueux ou aux

cimes inexpugnables quelque charme indocile –, celle-ci révèle en creux les espoirs et les souffrances d'«hommes et de femmes

perdus». Au même titre que les animaux, très présents (un oiseau noir volant dans un ciel uniforme, un chien errant sur un sol aréneux au milieu de traces de pneus à peine lisibles) mais livrés à eux-mêmes, ils n'apportent aucun réconfort particulier. Oscillant entre noir et blanc et couleur atone, les images atemporelles de Jean-Michel André sont accompagnées d'un texte de l'écrivain français d'origine congolaise Wilfried N'Sondé qui, dans un registre plus lyrique, blâme «ces barrières infligées à la Terre [qui] lacèrent la course des vents et donnent à leur souffle des accents funèbres».

GILLES RENAULT



Borders #17, 2019. PHOTO JEAN-MICHEL ANDRÉ

BORDERS

de JEAN-MICHEL ANDRÉ Actes Sud, 110 pp., 39 €.